

Charles Bally et Gustav Shpet en *conversation* intellectuelle : reconstruire les *archives de l'époque*

Tatiana SHCHEDRINA (Moscou), Ekaterina VELMEZOVA (Lausanne)

Résumé : Dans cet article est étudié l'héritage épistolaire de Ch. Bally et G. Shpet. Ce sont les problèmes sémiotiques (dans le sens moderne du mot) qui étaient souvent au centre des intérêts des deux chercheurs : les différents types possibles de classification des signes ; l'importance du contexte dans l'étude linguistique et philosophique ; les problèmes des rapports entre les langues et les communautés correspondantes, ainsi que le problème du caractère relatif de l'objet d'étude linguistique. Les réflexions autour de ces questions ont permis à Bally et Shpet de considérer le sujet comme un problème historique et culturel, plutôt que comme un «point de départ» dans l'explication de telle ou telle théorie. Aujourd'hui ces réflexions de Bally et Shpet acquièrent une importance particulière dans le contexte des problèmes méthodologiques des sciences humaines.

Mots-clés : héritage épistolaire de Ch. Bally et G. Shpet ; histoire des idées sémiotiques ; classification des signes ; signes en contexte ; langue vs. «peuple» ; méthodologie des sciences humaines.

Même si l'héritage théorique du linguiste suisse Charles Bally (1865-1947) est déjà bien connu des linguistes¹, ses conceptions acquièrent aujourd'hui une importance particulière également pour d'autres spécialistes en sciences humaines et demandent une nouvelle interprétation philosophique et méthodologique. Cela s'explique par le fait que les méthodes mêmes utilisées dans les sciences humaines (en linguistique, philosophie, analyse littéraire) sont aujourd'hui discutées de plus en plus. On pourrait même parler d'une transposition des méthodes et des outils méthodologiques d'une discipline à une autre (de la linguistique à la philosophie, par exemple), même si cette transposition ne s'accomplit pas toujours de façon consciente. Cette tendance a été soulignée dans un travail du méthodologue russe B.I. Pruzhinin :

L'analyse de la méthodologie moderne montre qu'à la base des reconstructions historico-scientifiques se trouvent aujourd'hui des approches «culturologiques» [*kul'turologicheskie*] de plus en plus risquées [...]. En comparaison avec ces dernières, les travaux des post-positivistes dits «classiques» (comme Th. Kuhn, P. Feyerabend, sans parler de I. Lakatos) semblent déjà assez traditionnels du point de vue méthodologique. En général, les recherches actuelles dans ce domaine (en tout cas les meilleures de ces recherches) rappellent de plus en plus l'analyse littéraire «humanitarisée» [*gumanitarizirovannoe literaturovedenie*]. (Pruzhinin, 2006, p. 137)

C'est pourquoi, il nous semble important de présenter les théories de Bally dans le contexte de leur époque, tout en analysant en même temps ce qu'elles peuvent apporter aujourd'hui du point de vue *méthodologique*, c'est-à-dire pour la méthodologie des sciences humaines à la lumière de leur état actuel esquissé plus haut. Dans ce sens, il serait intéressant d'analyser l'héritage théorique de Bally dans le contexte de sa *conversation*² intellectuelle avec d'autres chercheurs.

Le travail dans les *archives* a une importance particulière dans les recherches de ce type. Il s'agit non seulement des archives personnelles de tel ou tel chercheur, mais aussi des *archives de l'époque* en général, par lesquelles nous sous-entendons un corpus de manuscrits conservés dans les archives publiques et personnelles et qui contiennent, à part des textes scientifiques achevés, des brouillons, des lettres, etc.³ D'un côté, les résultats du travail dans les archives peuvent élargir considérablement l'horizon même de toute recherche en permettant de préciser le contenu des notions particulières. D'autre part, dans leurs manuscrits inachevés les chercheurs exposent parfois certaines idées que leurs articles publiés ne contiennent

¹ L'une des dernières grandes discussions de ses théories a eu lieu lors du colloque international «Charles Bally (1865-1947) : Historicité des débats linguistiques et historiques. Stylistique. Énonciation. Crise du français» organisé à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris-III en 2004 (pour le compte rendu de ce colloque, cf. Velmezova, 2004b).

² Pour la définition du terme *conversation* [*razgovor*] comme opposé au terme *dialogue* [*dialog*] cf. Shchedrina, 2004, pp. 155-161.

³ Cf. aussi Shchedrina, 2005b.

pas, mais laissent sous-entendre. Entre autres, dans ces manuscrits on peut souvent découvrir les répliques des *conversations* que ces chercheurs menaient avec des collègues. La reconstruction des *archives de l'époque* suppose une analyse «croisée» des textes marginaux conservés dans les archives et une reconstruction du contexte «communicatif» général de leur composition (la découverte des références et des citations cachées, etc.). Il s'agit ensuite de reconstruire les problèmes mêmes qui étaient au centre de ces discussions.

C'est le philosophe russe Gustav Shpet (1879-1937) qui deviendra l'interlocuteur principal de Bally dans la *conversation* intellectuelle dont il sera question dans le présent article⁴. La reconstruction de la *conversation* intellectuelle entre Bally et Shpet nous permettra de comparer les fondements conceptuels et méthodologiques des théories de Bally avec l'héritage philosophique de Shpet. Nous nous appuierons avant tout sur la reconstruction de l'étude de Shpet *Iazyk i smysl* [Langue et sens], entreprise à la base du travail dans ses archives, ainsi que sur l'héritage épistolaire de Bally. En même temps, pour compléter notre analyse, nous utiliserons également leurs autres travaux⁵.

Pour commencer, un peu d'histoire. Bally et Shpet ne se connaissaient pas, ils ne correspondaient même pas. Or, une *conversation* intellectuelle a quand même eu lieu entre eux grâce à leur élève commune Appolinariia Solov'eva (1894-1975 ?⁶)⁷ qui devint le maillon intermédiaire dans leurs relations. C'est grâce à Solov'eva que Bally a appris les fondements mêmes de la philosophie de Shpet. Dans une lettre à Solov'eva Bally lui demande de remercier Shpet de lui avoir promis de lui envoyer son livre *Vnutrenniaia forma slova* [La forme interne du mot⁸] tout en avouant que sa faible connaissance du russe ne lui permettra pas de comprendre les plus difficiles problèmes posés dans cette étude⁹ (en même temps, dans ses tra-

⁴ Le personnage de Shpet n'a pas été choisi par hasard. Aujourd'hui son héritage théorique attire de plus en plus l'attention des linguistes et des philosophes. D'après V.A. Lektorskii, «petit à petit il devient clair que la situation dans les sciences humaines en Russie dans les années 1920 en général ne peut pas être comprise sans prendre en considération les travaux de Shpet» (Lektorskii, 2006, p. 62)

⁵ Bally, 1935 ; Bally, 1944 ; Shpet, 1927 [1989] ; Shpet, 1927 [1999], etc.

⁶ La date de sa mort n'est pas définitivement établie.

⁷ En 1913-1914 Solov'eva étudia la linguistique à l'Université de Genève et Bally fut l'un de ses professeurs (d'ailleurs, dans une lettre à Solov'eva Bally lui écrit à quel point il avait été content de la voir à ses cours, combien leurs contacts lui avaient apporté, etc.). En 1915 Solov'eva obtint le *Certificat d'aptitude à l'enseignement du français moderne* à l'Université de Genève. Plus tard elle soutint une thèse de doctorat en philosophie sous la direction de Shpet (ce dont elle parlera dans une lettre à Bally).

⁸ Le mot russe *slovo* pourrait être traduit en français soit par *mot*, soit par *parole* (voire par *discours*) Dans ses travaux Shpet l'utilise dans les deux sens, ce qui nous permet de choisir tantôt le premier, tantôt le deuxième mot français pour traduire ce mot russe.

⁹ Lettre de Bally à Solov'eva du 17 octobre 1927 (DM BEL, fonds 709, inventaire 3, document 12, p. 46). En reproduisant les lettres de Bally et de Solov'eva, nous corrigerons des fautes de frappe évidentes.

vaux Bally analyse plusieurs fois des faits de la langue russe¹⁰). Quant à Shpet, à en juger par le contenu de ses travaux *Vnutrenniaia forma slova* et, surtout *Iazyk i smysl*, il était au courant des théories de Bally. Voici ce que Solov'eva écrit à Shpet :

Très honoré Gustav Gustavovich.

Voici ce que Bally m'a écrit après avoir reçu votre livre : «Votre envoi vient de me parvenir, recevez en mes meilleurs remerciements. Dès que mon temps le permettra je commencerai le livre de M. Spett¹¹ ; les éclaircissements que vous me faites espérer me seront naturellement d'un grand secours. Il sera recommandé aux étudiants et je tâcherai de le faire acheter par la Bibliothèque Universitaire.

P.S. Mes remerciements et mes meilleures salutations à M. Spette s v p» et ailleurs il a écrit la chose suivante :

«Mes meilleurs remerciements pour votre lettre, reçue hier ; elle contient des éclaircissements, qui me faciliteront beaucoup l'intelligence du livre de M. Spett. Je ne manquerai pas de le faire connaître autour de moi comme je l'ai fait pour l'ouvrage de Mlle Schor».

«Les éclaircissements»¹² que j'ai donnés à Bally dans ma lettre étaient de caractère sommaire. Il ne m'était pas facile d'exposer Vos idées en une langue étrangère et à quelqu'un qui ne les connaissait absolument pas. Traduits en français, certains de vos termes perdent un peu de leur plénitude [*nasyshchenost'*] linguistique et sémantique, car le langage scientifique est lui aussi un moyen d'expression [*vyrazhenie*] d'un certain groupe scientifique, d'un système d'idées particulier qui se forme sur le sol scientifique qui lui est propre [*rodnaia nauchnaia pochva*]. En ce qui concerne la partie polémique de votre livre, je ne la commenterai pas ; dans ma prochaine lettre à Bally je prêterai une attention particulière à la distinction qui existe entre les différentes significations des notions de la «collectivité» et de l'«esprit» dans mon endroit préféré du livre¹³. D'autre part, je reviendrai sur l'exposition des arguments principaux concernant la distinction de la culture-objet [*kul'tura-veshch'*] et du facteur collectif et psychique [*kollektivno-psikhicheskoe*].

Je ferai une attention particulière au caractère même de la psychologie ethnique en tant que science descriptive, typologique et interprétative. En général, j'espère avoir du succès en exposant vos idées qui me sont chères.

Votre dévouée A. Solov'eva. (Lettre de Solov'eva à Shpet, décembre 1926 – janvier 1927 [DM BEL, fonds 718, inventaire 25, document 42, p. 15])¹⁴

C'est le *domaine sémiotique* (dans le sens moderne du mot) qui constitue le champ intellectuel commun dans lequel la *conversation* intel-

¹⁰ Cf. en particulier Bally, 1935, pp. 64, 74-75.

¹¹ Shpet. – *T. Shch., E.V.*

¹² En français dans l'original. – *T. Shch., E.V.*

¹³ Solov'eva parle du livre de Shpet *Vvedenie v etnicheskuiu psikhologiu* [Introduction à la psychologie ethnique] (Shpet, 1927 [1989]). – *T. Shch., E.V.*

¹⁴ Les lettres de Bally dont Solov'eva parle à Shpet n'ont pas été conservées ni dans ses propres archives, ni dans les archives de Bally.

lectuelle entre Shpet et Bally se déroule, et c'est le problème du signe qui les intéresse. Bally y réfléchit en ayant pour point de départ le problème de l'expressif et de l'expressivité¹⁵ et en étudiant les moyens expressifs dans la langue ; Shpet reste dans le contexte de la sémasiologie philosophique. Mais en même temps les deux chercheurs reconnaissent le fait que c'est le *contexte* historique ou linguistique particulier qui joue le rôle primordial dans la résolution d'un grand nombre de problèmes linguistiques et philosophiques de caractère sémiotique. Voici ce que Bally écrit : «Ma préoccupation constante est de lutter contre l'étude des signes isolés, et que je ne les sépare jamais des contextes et des situations où ils apparaissent»¹⁶. Et voici un extrait de son livre *Le langage et la vie* où Bally discute du même problème:

[...] la langue qu'un individu a hérité du milieu où il vit lui permet-elle, dans chaque circonstance, de dire *tout* ce qu'il veut dire, et de le dire *comme* il le veut ? Trouve-t-il dans la langue, et dans la langue seule, la quantité et la qualité des ressources nécessaires pour l'expression adéquate de sa pensée ? Evidemment non, et l'on a déjà entrevu plus haut à quelles sources il peut puiser pour suppléer aux insuffisances de la langue. C'est d'abord – répétons-le – la réalité extra-linguistique dans laquelle baigne le discours, l'entourage général ou particulier qui supposent les paroles prononcées dans chaque cas, la situation, en y comprenant – cas-limite – cette situation qui crée le discours même au fur et à mesure qu'il se déroule : le *contexte*. (Bally, 1935, pp. 114-115)

Enfin, en discutant avec Solov'eva la possibilité de traduire ce livre en russe¹⁷, Bally souligne l'aspect principal de sa recherche auquel il faudrait accorder une attention particulière dans la traduction : c'est le *point de vue historique*¹⁸. De la même façon, dans son autre travail, *Linguistique générale et linguistique française*, Bally met encore une fois au premier rang le problème méthodologique de la corrélation entre les méthodes syn-

¹⁵ Cf. la troisième partie du livre de Bally *Le langage et la vie* qui a pour titre «Mécanisme de l'expressivité linguistique» (Bally, 1935, pp. 111-149).

¹⁶ Lettre de Bally à Solov'eva du 8 décembre 1928 (DM BEL, fonds 709, inventaire 2, document 12, p. 48).

¹⁷ Dans les années 1920, le livre *Le langage et la vie* n'a pas encore été traduit en russe, malgré le fait que Solov'eva et R. Shor (1894-1939) (cette même «Mlle Schor» que Bally mentionne dans sa lettre à Solov'eva du 17 octobre 1927, cf. plus haut) étaient prêtes à commencer ce travail et même si Solov'eva discutait de la traduction de certains fragments du livre dans ses lettres à Bally. La correspondance entre Bally et Solov'eva semble avoir dans une grande mesure contribué au fait que Bally ait introduit dans la première édition de son livre (1913) certains changements qui, comme il l'avouait lui-même, étaient assez importants. Comme, enfin, on a traduit en russe la troisième édition du livre *Le langage et la vie* (1935), on pourrait dire que Solov'eva, qui avec ses lettres inspirait Bally à de nouvelles réflexions et à la résolution de nouveaux problèmes, a quand même contribué d'une certaine façon à l'apparition de ce livre en russe – même si cela eut lieu plusieurs décennies après sa mort, en 2003 (sur les traductions des livres de Bally en russe, cf. Velmezova, 2006).

¹⁸ Cf. la lettre de Bally à Solov'eva datant du 20 novembre 1924 (DM BEL, fonds 709, inventaire 2, document 12, p. 53).

chronique et diachronique dans l'étude des phénomènes linguistiques. Déjà dans la préface, en discutant des problèmes méthodologiques, Bally pose la question sur le caractère suffisant ou non de l'approche synchronique¹⁹. D'après Bally, même si cette approche a un rôle important dans la recherche linguistique, à un moment donné il est nécessaire de quitter les limites que la synchronie impose et de s'adresser à l'histoire : ainsi, à chaque moment historique la langue pourrait être considérée comme le résultat d'un équilibre temporaire entre la «tradition» historique et une tendance de son évolution²⁰.

D'autre part, l'importance du contexte (entre autres du contexte de conversation) est également soulignée par Shpet : «Parfois nous avons affaire à des expressions comme "La question est claire : «soit... soit !»", «ni... ni», «mit oder ohne ?» etc. Ces expressions ne sont compréhensibles que si le contexte de la conversation correspondante nous est connu» (Shpet, 2005, p. 577). Et voici comment, également à travers le *contexte*, Shpet précise le problème de la détermination de l'espace communicatif en philosophie :

Les méthodes analytique et synthétique de l'exposition [*izlozhenie*], les méthodes fragmentaire, discursive, aphoristique et, enfin, mathématique et historique, ainsi que d'autres méthodes sont les formes du contexte à travers lequel nous percevons le mot [*slovo*] comme une notion vivante et dynamique qui reflète en elle toute la finesse et tout le raffinement du sens [*znachenie*]²¹ qu'elle exprime. (Shpet, 2005, p. 654)

En d'autres mots, les principes méthodologiques sont les formes particulières d'un contexte dans lequel l'objet de la recherche acquiert ses caractéristiques importantes :

Pour comprendre le mot [*slovo*], il faut le prendre dans son contexte, il faut le placer dans la sphère bien connue de la conversation. Pour celui qui parle, cette dernière est entourée d'une atmosphère particulière de son état général [*samo-chuvstvie*] et de sa vision du monde [*mirooshchushchenie*]. Celui qui perçoit la parole [*rech'*], la comprend, une fois entré dans la sphère correspondante ; c'est de façon sympathique qu'il comprend celui qui parle [...], après avoir pénétré dans son état d'âme et dans sa vision du monde. (Shpet, 1922-1923 [2006, p. 250])

C'est dans le domaine de la conversation que le procès du devenir du sens est reflété. Cette sphère constitue l'être même de la culture – l'en-

¹⁹ Cf. Bally 1944, pp. 13-14. Le fait que Bally contestât le caractère suffisant de l'étude synchronique de la langue a déjà attiré l'attention des historiens des idées linguistiques en Russie (cf. par exemple Alpatov, 1999, pp. 158-159).

²⁰ Cf. par exemple Bally 1944, pp. 22-23 et suiv.

²¹ Shpet est connu pour être l'un des premiers chercheurs russes à avoir insisté sur la distinction du sens [*smysl*] et de la signification [*znachenie*] (cf. en particulier Pochepcov, 1998, pp. 181-182). Pourtant, dans le présent contexte cette différence ne semble pas avoir une grande importance, ce qui nous permet de traduire *znachenie* par *sens*. – T. Shch., E.V.

semble des contextes méthodologiques, psychologiques et historiques, dans lesquels l'idée peut être comprise.

Or en comparant les conceptions de Shpet et Bally, il ne faut pas oublier que pour Shpet toute réalité est verbale (le social égale pour lui le verbal). Il définit l'objet et l'unité de l'analyse linguistique non pas comme un mot [*slovo*] particulier, mais comme un mot ayant un certain sens. En même temps, le modèle de Bally est binaire : il s'agit de deux types de réalité, verbale et non verbale²².

Un autre point important du rapprochement dans la *conversation* intellectuelle de Shpet et Bally est leur façon de distinguer plusieurs types de signes. Les deux chercheurs distinguent deux grands groupes de signes : les signes qui possèdent eux-mêmes une signification [*znachenie*] et les signes qui l'indiquent (la désignent). D'après la terminologie de Bally, ce sont les *indices* et les *signes*. Voici ce qu'il écrit à Solov'eva :

La différence entre indice et signe est très sensible, et si nous sommes tentés de l'effacer dans certains cas, cela vient de la facilité avec laquelle, souvent sans nous en douter, nous utilisons un indice pour en faire un signe. Voici mon opinion : l'indice est assimilé réceptivement²³, et le signe est employé activement. L'indice relève de l'intelligence, c'est un moyen de connaissance ; le signe suppose un acte de volonté. Exemple : le tremblement du corps peut me faire connaître que quelqu'un a peur ; l'indice (le tremblement) me fait parvenir à la connaissance d'un phénomène caché ; je vais du connu à l'inconnu. Mais si j'utilise cette association de cause à effet par un acte de volonté, si p.ex. je me mets à trembler pour faire croire que j'ai peur (même en l'absence de toute émotion), le tremblement est un signe. L'aboïement qui me révèle la présence d'un chien est un indice ; si un enfant imite l'aboïement pour parler d'un chien, s'il dit p.ex. *wawa* en montrant un chien, ce qui équivaut à «voici un chien», alors il emploie un signe. Si un enfant pleure parce qu'il a du chagrin, les larmes sont indice du chagrin ; mais envisageons le cas où il a du chagrin pour celui qui les voit à cause du chagrin de sa mère ; dire que dans ce cas sa peine est un «signe» de la bonté de son cœur, c'est employer le terme dans un sens abusif, et malheureusement très fréquent ; en réalité, en s'en tenant aux définitions données ci-dessus, le chagrin de l'enfant n'est ni signe ni indice ; il est un effet d'une cause ; effet et cause peuvent rester ignorés ; si quelqu'un fait cette réflexion : «le chagrin de cet enfant montre son bon cœur», on pourra à la rigueur parler d'indice ; mais de signe, en aucun cas.²⁴ (Lettre de Bally à Solov'eva du 25 novembre 1926 [DM BEL, fonds 709, inventaire 2, document 12, p. 36])

²² Bally, 1935, p. 115. En d'autres mots, il s'agit du «langage» et de la «vie». Bally comprenait la vie en partie comme une «conscience de vivre», une «volonté de vivre», un «sens vital que nous portons en nous-mêmes» (*ibid.*, p. 18). Voici ce que Bally écrit en exposant brièvement le contenu de ce livre : «Le but de ce travail est de montrer que le langage naturel reçoit de la vie individuelle et sociale, dont il est l'expression, les caractères fondamentaux de son fonctionnement et de son évolution» (*ibid.*, p. 12).

²³ *Sic* dans l'original. – T. *Shch.*, E.V.

²⁴ Voici comment, d'une autre façon déjà (par le *contexte*), la distinction entre les signes et les indices est établie dans le *Langage et la vie* : «Le procès est l'effet d'une cause, le procédé est un moyen pour atteindre une fin. L'indice est un procès permettant de conclure à

Shpet aussi distingue deux groupes de signes – signes comme sujets de relations [*sub'ekty otnosheniï*], ou indices, et signes comme relations indépendantes [*samostoiatel'nye otnosheniia*], ou signes proprement dits. Cette distinction lui semble très importante, comme nous pouvons le voir dans l'extrait suivant :

D'une part, d'un signe comme d'un objet réel [*deistvitel'naia veshch'*] nous passons à un autre objet réel ; d'autre part, d'un signe comme d'un objet réel nous passons au non-réel, à l'idéal. Dans le premier cas le signe, même en étant le terme d'une relation [*termin otnosheniia*], fonctionne comme un indice [*priznak*] de quelque chose de réel ; dans le deuxième cas le signe possède un *sens* [*znachenie*]. Dans le premier cas, le signe, en tant qu'objet, n'a aucun être particulier [*ne imeet spetsificheskogo bytiia*], n'importe quel objet peut être signe, et sa définition en cette qualité (ou la définition des conditions dans lesquelles il fonctionne ou peut fonctionner en tant que signe-indice), constitue une tâche ontologique du caractère général. Ainsi, nous considérons toujours les qualités, les propriétés, les attributs, les actions, les états, etc. comme les indices des objets ; or dans certaines circonstances nous considérons l'objet même comme un indice d'un autre objet. Ainsi, le fait que nous quittons les limites d'un objet particulier montre que nous avons affaire à une «relation», et la tâche de l'ontologie consiste à révéler la nature de la relation dans laquelle l'objet apparaît comme un indice d'un autre objet [...]. La situation est autre dans le deuxième cas. L'objet que nous considérons comme un signe ayant un sens, ne peut pas être n'importe quel objet de la réalité, mais, comme nous l'avons déjà vu, seulement un objet qui possède une forme particulière de l'être : c'est un *objet social* ou historique. (Shpet, 2005, pp. 559-560)

Ainsi, Shpet et Bally semblent proposer deux typologies semblables des signes : ils distinguent les «signes-indices» et les «signes-signes» (ou signes proprement dits). Pourtant, pour arriver à cette même dimension sémiotique de leurs recherches (qui reste périphérique pour les deux cher-

l'existence d'un autre procès qu'on ne connaissait pas : le signe est un procédé employé pour faire connaître le procès inconnu. Si l'annonce de la mort d'un enfant provoque chez la mère un choc émotif, cette émotion est l'effet d'une réalité qui en est la cause : si la mère, involontairement, manifeste son désespoir par des pleurs, des cris, des réflexes quelconques, ceux-ci sont des indices de l'émotion. Mais supposons maintenant qu'un fils, par ses crimes, ait causé la mort de sa mère, et qu'un parent, en lui montrant le lit où gît la morte, lui dise : "C'est toi qui as fait cela", cette phrase banale, faite avec des signes de la langue usuelle, est cependant toute chargée de pathétique dans le milieu où elle retentit ; la situation joue-t-elle le même rôle que dans le premier exemple ? Non, pas tout à fait ; ce n'est pas elle qui déclenche automatiquement le tragique des paroles ; elle est, jusqu'à un certain point, utilisée par celui qui les prononce : par le geste qui montre le lit de la morte, la situation devient l'embryon d'un signe. Seulement ce signe n'est à aucun degré linguistique» (Bally, 1935, pp. 115-116). Ainsi, encore une fois, Bally parle du *contexte de la situation* et de la nécessité de le prendre en considération dans l'analyse des faits de la langue et de la parole. Si chez F. de Saussure la valeur d'un élément linguistique est déterminée avant tout par sa place dans le système de la langue, c'est-à-dire par ses rapports avec d'autres éléments, Bally, en établissant une distinction entre le *signe* et l'*indice*, quitte en quelque sorte les limites de la langue pour attribuer une grande importance au contexte, à la situation, à la *parole*.

cheurs), Shpet et Bally partent de contextes différents : de la philosophie dans le cas de Shpet et de la linguistique dans celui de Bally. C'est pourquoi, leurs typologiques ne peuvent pas être identiques, même si elles ont beaucoup en commun.

Néanmoins, avant de constater une différence entre les positions intellectuelles de Shpet et de Bally, c'est-à-dire avant de discuter leurs intérêts qui sont en dehors du domaine de leur *conversation* intellectuelle, faisons encore attention à certains points de leur rapprochement.

Les typologies sémiotiques des deux chercheurs ont un fondement *téléologique*. Voici ce que Bally répond à Solov'eva :

[...] lorsque vous dites que «tout ce qui est réel est significatif» je serai tenté de dire au contraire «rien de ce qui est réel n'est significatif en soi», car c'est seulement par une activité subjective et humaine que les phénomènes naturels sont liés par des chaînes de causes et d'effets, et qu'ils peuvent devenir indices les uns des autres, et finalement être employés en qualités de signes. (Lettre de Bally à Solov'eva du 25 novembre 1926 [DM BEL, fonds 709, inventaire 2, document 12, p. 36])

Ici il fait allusion au fait que les signes supposent toujours l'existence d'un sujet qui les utilise selon ses buts ; de plus, c'est un sujet qui est socialement et historiquement déterminé.

Shpet formule cette idée de façon encore plus stricte :

Nous pouvons accepter chaque objet de la nature comme un moyen par lequel nous transformons un objet naturel en un objet social : tous les objets que l'homme fabrique sont les moyens pour parvenir à certains de nos buts. Un sauvage qui saisit par terre la première pierre trouvée pour l'utiliser dans un but d'auto-défense, la transforme ainsi en un objet social, en un moyen de lutte pour son existence ; l'étoile polaire ou n'importe quelle autre peut nous servir de fil conducteur et ainsi être pour nous un moyen de parvenir à nos buts. Tout objet de la «nature», en tant que moyen, nous apparaît ainsi comme une réalisation (sociale) particulière [*nekotoroe (sotsial'noe) osushchestvlenie*]. Il n'y a rien d'étonnant dans cette coïncidence ou dans cette unité du moyen et de la réalisation [*v etom sovpadenii ili edinstve sredstva i osushchestvleniia*], car chaque moyen, «avant» de devenir tel ou tel, est un but ; c'est la réalisation de ce but qui fait d'un moyen un moyen [*delaet sredstvo sredstvom*]. (Shpet, 2005, p. 548)

On peut avoir l'impression que la consonance intellectuelle de Bally et Shpet se transforme ici en un vrai unisson, ce qui témoigne du fait que les deux chercheurs ont des façons identiques de poser et de résoudre les problèmes sémiotiques. Mais ce n'est pas tout à fait le cas : comme les réflexions de Bally nous le montrent, il distingue deux types de réalité : la réalité empirique et la réalité intellectuelle. Ainsi il reste à l'intérieur du

modèle gnoséologique propre au kantisme²⁵. Après Saussure, Bally distingue clairement la *langue* et la *parole*²⁶. Voici ce qu'il écrit à Solov'eva : «Votre idée de partir de la langue parlée est excellente ; mais vous saurez distinguer ce qui est de l'usage établi (*langue*) et ce qui est création individuelle (*parole*) : la séparation est bonne à maintenir» (Lettre de Bally à Solov'eva du 27 juin 1915 [DM BEL, fonds 709, inventaire 2, document 12, pp. 10-11]). Il continue ces réflexions dans une autre lettre :

Si donc la langue est l'ensemble des choses linguistiques sur lesquelles *tous les sujets* s'entendent, il est clair que toute combinaison linguistique qui s'écarte de cette norme appartiendra à la parole, et enfin que toute combinaison de parole où les signes linguistiques ne sont plus que le véhicule matériel de la pensée doit s'appeler fait ou figure de pensée. Mais je crois comme vous que ceci encore n'est qu'une abstraction ; en effet par le fait même qu'un mot ou un groupe de mots apparaissent dans un emploi nouveau [se] constitue un changement sémantique de ce mot, *au moins en germe*. Tout ceci est affaire de nuance à régler de cas à cas. (Lettre de Bally à Solov'eva du 4 août 1926 [DM BEL, fonds 709, inventaire 2, document 12, p. 28])

De son côté, Shpet, qui développe les idées phénoménologiques de Husserl (cf. Shchedrina, 2005a, pp. 11-17), distingue un troisième type de réalité : c'est la réalité sociale qui constitue l'unité achevée des réalités empirique et intellectuelle et qui réclame une source de connaissance particulière – pour Shpet, c'est le mot, la parole, la langue [*slovo*]. C'est la réalité de *slovo* qui intéresse Shpet *par excellence*. Shpet n'accepte pas l'idée que la forme interne de la *langue* chez W. von Humboldt puisse servir de base à la recherche linguistique et philosophique, car il se rend compte du fait que la langue en tant que phénomène (en tant que tout [*tseloe*]) ne peut pas être choisie comme base de la recherche. La langue elle-même ne peut pas non plus être choisie comme *unité* de l'analyse linguistique. Une «partie» de la langue (le mot [*slovo*]) est nécessaire pour cela. En expliquant son choix du mot [*slovo*] en tant que principe et unité de l'analyse sémiotique, Shpet souligne les facteurs suivants : avant tout, par «mot» il sous-entend un «mot isolé» [*otdel'noe slovo*], c'est-à-dire, «une partie de la langue, un élément de la parole [*rech'*] qui ne peut pas être décomposé plus loin» (Shpet, 2005, p. 569) (dans ce contexte, *langue* et *parole* sont synonymes pour Shpet). Plus loin Shpet précise que ce mot isolé possède un *seul* sens dans chaque contexte particulier. C'est ce lien, ce rapport entre

²⁵ On peut le dire de façon encore plus précise : Bally se base sur les idées qui étaient acceptées dans le courant philosophique et psychologique de l'associationnisme (très répandu à l'époque), contre lequel Shpet présente une série d'arguments (même s'il se réfère par moments à certains représentants de ce courant).

²⁶ Pourtant, dans certains cas, l'interprétation de cette dichotomie chez Bally se complique par le fait que dans la tradition linguistique francophone d'après Saussure est acceptée plutôt la trichotomie *langue – langage – parole*. Sous ce rapport Bally ne suit pas toujours Saussure : *parole* égale parfois pour lui *parole individuelle*, dans le sens de *langage*, cf. Velmezova, 2004a.

le mot et son sens (en fait, sa signification²⁷) qui devient pour Shpet un élément fondamental, la base même qui détermine la suite de ses réflexions. Comme nous l'avons déjà souligné, le mot *slovo* a également pour Shpet le sens de *parole* en général, de *langue* écrite et orale. Cela veut dire que le rapport «*slovo – smysl*» chez Shpet pourrait être interprété comme le rapport «mot (langue [langage], parole) – sens».

Shpet considère possible de reconnaître les limites du contexte purement linguistique dans la sémiotique générale (ou, comme il le dit, dans la sémasiologie). Il pose la question de savoir quelle place la «forme interne du mot» qu'il étudie occupe dans la langue en général. Les domaines limites sont pour lui la phonétique, d'un côté, et la syntaxe, de l'autre. Le seul domaine où on pourrait trouver une place pour les formes internes est pour Shpet «le domaine des formes “morphologiques” et “syn-taxiques”, auxquelles il faut ajouter encore les formes “stylistiques” : peu importe si nous les comprenons comme formes seulement expressives [*for-my tol'ko ekspressivnye*]²⁸ ou comme les formes qui sont en même temps organisatrices, mais qui sont subordonnées à la logique et à la sémantique [*subordinirovannye logicheski-smyslovym*]» (Shpet, 1927 [1999, p. 71]). C'est ainsi que Shpet se réfère à Bally et à sa conception de l'expressivité linguistique.

Voici encore un rapprochement thématique entre les deux chercheurs : ils aspirent à trouver un fondement objectif de l'analyse dans leurs domaines d'études. Bally est sceptique par rapport aux «philosophes de la langue» qui n'utilisent pas les données linguistiques dans leur travail. Voici ce qu'il écrit à Solov'eva qui a soutenu une thèse de doctorat en philosophie :

[...] mes félicitations pour le titre que vous avez obtenu ; vos connaissances en philosophie seront un excellent cadre pour vos recherches linguistiques ; mais elles ne vous feront pas oublier, sans doute, ce qu'il y a de spécifique dans la nature du langage, et vous ne tomberez pas, comme tant d'autres, dans les spéculations creuses stigmatisées sous le nom de «philosophie du langage». (Lettre de Bally à Solov'eva du 3 novembre 1922 [DM BEL, fonds 709, inventaire 2, document 12, p. 13])

Ainsi dans ses exigences Bally reste toujours un linguiste pour qui il existe avant tout un objet linguistique de l'étude :

Les contacts entre la linguistique d'une part et la psychologie sociale et l'esthétique d'autre part sont indéniables ; mais il me semble que si l'on ne choisit pas résolument un point de vue central, on risque de se perdre dans les nuages de la philosophie. (Lettre de Bally à Solov'eva du 14 janvier 1924 [DM BEL, fonds 709, inventaire 2, document 12, p. 16])

²⁷ Cf. la note 21.

²⁸ «Ce à quoi mènent les tendances annoncées chez Croce, Vossler ou, avec d'autres prémisses, chez Bally». – *G. Shpet*.

Tout comme Bally, Shpet prône la nécessité pour la recherche philosophique d'avoir des fondements objectifs, mais il quitte les limites d'un seul domaine du savoir. Voici comment Shpet formule sa vision de la spécificité de l'objet dans l'analyse philosophique :

Quant à son objet et son contenu, la philosophie est différente des autres domaines du savoir : toujours, dès son début et jusqu'à nos jours (et ce sera toujours ainsi) la philosophie n'a qu'un seul objet, un objet *concret* ; un objet de la réalité concrète! C'est un trait distinctif du savoir philosophique : *le savoir philosophique est toujours et au fond [po sushchestvu] un savoir concret et achevé* ; en cela consiste le projet même et la tension constante de toute la philosophie. La philosophie ne peut pas se contenter du particulier, de l'abstraction, de la partie. Comme Platon l'avait exigé, elle est orientée vers le «tout», vers le tout dans son idée, c'est-à-dire qu'elle est orientée avant tout vers ce qui est concret et entier [*konkretnoe i tsel'noe*] : *ἐν καὶ πᾶν*. Voilà pourquoi on ne peut pas désigner comme philosophique un savoir particulier qui est toujours abstrait ; on ne peut désigner comme philosophique que le savoir qui [...] est orienté vers ce qui est entier, total, concret. La philosophie transforme tout sujet en sujet général et principal. (Shpet, 1916 [2005, p. 192])

Ainsi, Bally reste dans les limites des objets d'étude linguistiques, tandis que Shpet arrive au niveau des généralisations qui serait propre, d'après lui, à la philosophie *par excellence*. Leur *conversation* semble s'interrompre, car chacun des chercheurs se renferme en quelque sorte sur sa propre problématique. Or il existe encore un point important de leur consonance intellectuelle. Dans ses recherches Bally ne se limite pas au cadre étroit de l'analyse purement linguistique, mais réfléchit aussi sur les liens qui existent entre la langue et la culture, la langue et la société, la langue et l'éducation, etc. Ces problèmes occupent une place importante dans ses réflexions au sujet de l'évolution linguistique et sociale. D'après Bally, la langue ne change pas de façon brusque, à la différence des autres phénomènes sociaux (comme la politique, la religion, le droit, etc.). C'est pourquoi elle reste relativement invariable durant un temps assez long. Cela veut dire que nous pouvons étudier les faits de langue non seulement en tant que tels, mais aussi comme certaines caractéristiques des communautés correspondantes²⁹. C'est encore un point commun dans les réflexions de Bally et Shpet : Shpet parle de ce problème dans son livre *Vvedenie v etnicheskuiu psikhologiiu*. En parlant de lui-même à la troisième personne, Shpet explique son intérêt pour l'étude de la langue de la façon suivante :

[...] l'auteur parle de son sujet en réfléchissant sur la *langue*. Il aurait pu choisir n'importe quel autre produit de la création sociale. Mais, comme il le montre ailleurs, il a choisi cet «exemple» pour des raisons importantes. Il voit dans la langue non pas un exemple particulier, mais l'«objectivation» la plus complète

²⁹ Cf., par exemple, sous ce rapport, l'expression de Bally *l'âme collective de la communauté linguistique* (Bally, 1935, p. 32).

[...]. C'est dans l'analyse de la structure linguistique de l'expression qu'on peut de façon la plus claire voir toutes ses composantes objectives ainsi que subjectives (cf. l'analyse de la structure du mot [*slovo*] dans mes *Fragments esthétiques* [*Esteticheskie fragmenty*], fascicule II). La langue n'est pas un simple exemple ou une simple illustration, mais un *modèle* méthodique [*metodicheskii obrazec*]. (Shpet, 1927 [1989, p. 482])

Ainsi les deux chercheurs semblent arriver aux problèmes des liens entre les langues et les gens (les peuples) qui les parlent, même s'ils partent de domaines différents. Au centre de l'étude des différents peuples devraient se trouver des faits de langue, plutôt que des objets matériels (ustensiles, vêtements, objets domestiques), car ceux-là sont, au fond, les plus stables dans la réalité relativisée par l'histoire. C'est pourquoi, d'après Shpet et Bally, pour mieux comprendre la vie de tel ou tel peuple, il faut étudier les faits linguistiques³⁰. Bally pose encore le problème suivant :

[...] vouloir trouver une correspondance constante entre langue et culture, surtout si l'on base l'argumentation sur la langue littéraire et le style des grands écrivains, c'est une entreprise séduisante sans doute, mais qui réserve, je le crains, bien des désillusions. (Bally, 1944, p. 14)

En même temps, d'après Bally, quels «faits» devrions-nous étudier pour mieux comprendre les manifestations de la *vie* d'un peuple ? Pas la littérature, pas la prose des grands écrivains, car la langue que nous y trouvons est déjà fixe et stable, elle est statique, raffinée et polie : elle perd déjà de son expressivité³¹. C'est pourquoi, il faut faire attention avant tout à des faits linguistiques qui gardent encore le caractère naturel et expressif du langage parlé³².

Pour conclure, revenons encore une fois sur les domaines thématiques principaux où les idées de Bally et Shpet, relevées à travers le prisme de leur *conversation* intellectuelle, nous semblent particulièrement importantes aujourd'hui dans le contexte des problèmes méthodologiques actuels des sciences humaines. Premièrement, c'est leur intérêt commun pour les problèmes sémiotiques, tels que la classification des signes et l'importance du contexte pour l'interprétation de ces derniers. Deuxièmement, c'est le problème des rapports entre les langues et les communautés correspondantes, ainsi que le problème du caractère relatif de l'objet d'étude linguistique. Les réflexions autour de ces questions ont permis à Bally et Shpet de considérer le sujet [*sub'ekt*] comme un problème historique et culturel (plutôt que comme un «point de départ» dans l'explication de telle

³⁰ Cette idée a été développée plus tard par l'Ecole des Annales.

³¹ Cf. le *langage acquis*.

³² Cf. le *langage transmis*. C'est chez V. Henri que Bally a emprunté la dichotomie *langage transmis vs. langage acquis (appris)*. Cette opposition était déterminante pour la conception pédagogique de l'enseignement de la langue maternelle chez Bally (cf. en particulier Velmezova, 2004a).

ou telle théorie), ainsi que d'introduire un élément d'histoire dans les recherches synchroniques.

© Tatiana SHCHEDRINA, Ekaterina VELMEZOVA

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV, Vladimir Mikhailovich, 1999 : *Istoriia lingvisticheskikh uchenii*, Moskva : Iazyki russkoi kul'tury. [Histoire des idées linguistiques]
- BALLY, Charles, 1935 : *Le langage et la vie*. Zurich : Max Niehans.
- —, 1944 : *Linguistique générale et linguistique française*. Berne : A. Francke.
- DM BEL : *Département des manuscrits de la Bibliothèque d'Etat Lénine* (Moscou).
- LEKTORSKII, Vladislav Aleksandrovich, 2006 : «Nemetskaia filosofiia i rossiiskaia gumanitarnaia mysl' : S.L. Rubinshtein i G.G. Shpet», in Lektorskii, Vladislav Aleksandrovich, Mikeshina, Liudmila Aleksandrovna, Pruzhinin, Boris Isaevich, Shchedrina, Tatiana Gennad'evna (éds.), *Gustav Shpet i sovremennaia filosofiia gumanitarnogo znaniia*. Moskva : Iazyki slavianskoi kul'tury, pp. 62-81. [La philosophie allemande et les sciences humaines en Russie]
- POCHEPKOV, Georgii Georgievich, 1998 : *Istoriia russkoi semiotiki do i posle 1917 goda*. Moskva : Labirint. [L'histoire de la sémiotique russe avant et après 1917]
- PRUZHININ, Boris Isaevich, 2006 : «Mezhdu kontekstom otkrytiia i kontekstom obosnovaniia : metodologiia nauki Gustava Shpeta», in Lektorskii, Vladislav Aleksandrovich, Mikeshina, Liudmila Aleksandrovna, Pruzhinin, Boris Isaevich, Shchedrina, Tatiana Gennad'evna (éds.), *Gustav Shpet i sovremennaia filosofiia gumanitarnogo znaniia*. Moskva : Iazyki slavianskoi kul'tury, pp. 135-145. [Entre le contexte de la découverte et le contexte de l'argumentation : la méthodologie scientifique chez Gustav Shpet]
- SHCHEDRINA, Tatiana Gennad'evna, 2004 : «*Ia pishu kak exo drugogo...*» : *Ocherk intellektual'noi biografii Gustava Shpeta*. Moskva : Progress-traditsiia, 2004. [J'écris comme un écho d'un autre : Essai de biographie intellectuelle de Gustav Shpet]
- —, 2005a : «Gustav Shpet : put' filosafo», in Shpet G.G. *Mysl' i slovo. Izbrannye trudy*. Moskva : ROSSPEN, 2005, pp. 7-32. [Gustav Shpet : le chemin d'un philosophe]

- , 2005b : «Gustav Shpet : zhizn' v pis'makh», in Shchedrina T.G. (éd.), *Gustav Shpet : zhizn' v pis'max. Epistoliarnoe nasledie*. Moskva : ROSSPEN, 2005, pp. 7-14. [Gustav Shpet : une vie en lettres]
- SHPET, Gustav Gustavovich, 1916 [2005] : «Filosofia i istoriia», in Shpet G.G. *Mysl' i slovo. Izbrannye trudy*. Moskva: ROSSPEN, 2005, pp. 191-200. [Philosophie et histoire]
- , 1922-1923 [2006] : «Esteticheskie fragmenty», in Shpet G.G. *Iskusstvo kak vid znaniia. Izbrannye trudy po filosofii kul'tury*. Moskva: ROSSPEN, 2006, pp. 173-287. [Fragments esthétiques]
- , 1927 [1989] : «Vvedenie v etnicheskuiu psikhologiiu», in Shpet G.G. *Sochineniia*. Moskva : Pravda, pp. 475-574. [Introduction à la psychologie ethnique]
- , 1927 [1999] : *Vnutrenniaia forma slova : Etiudy i variacii na temy Gumbol'dta*. Ivanovo : Izdatel'stvo Ivanovskogo universiteta. [La forme interne du mot. Etudes et variations sur les thèmes de Humboldt]
- , 2005 : «Iazyk i smysl», in Shpet G.G. *Mysl' i slovo. Izbrannye trudy*. Moskva : ROSSPEN, 2005, pp. 470-657. [Langue et sens]
- VELMEZOVA, Ekaterina, 2004a : «Le langage “artificiel” chez Ch. Bally : évolution ou révolution?», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, № 57, pp. 57-72.
- , 2004b : «Khronika Mezhdunarodnogo kollokviuma “Sharl' Balli (1865-1947) i istorichnost' lingvisticheskikh i didakticheskikh debатов : stilistika, teoriia vyskazyvaniia, krizis frantsuzskogo iazyka” (Charles Bally [1865-1947] : Historicité des débats linguistiques et historiques. Stylistique. Enonciation Crise du français)», in *Voprosy iazykoznanii*, 2004, № 6, pp. 150-152. [Compte rendu du Colloque international «Charles Bally (1865-1947) : Historicité des débats linguistiques et historiques. Stylistique. Enonciation. Crise du français»]
- , 2006 : «Charles Bally au filtre de sa réception en Russie», in Chiss, Jean-Louis (éd.), *Charles Bally (1865-1947) : Historicité des débats linguistiques et didactiques. Stylistique, Enonciation, Crise du français*. Louvain – Paris – Dudley, MA : Editions Peeters, 2006, pp. 41-51.



Charles Bally (1865-1947)